

L'Avion

Il arrivait le samedi matin.

Bon, il y en avait quelques autres, des avions. Il y avait la Côtière qui faisait du cabotage le long de la côte : Douala, Lomé, Cotonou, Abidjan. Des sauts de puces aéronautiques, qui nous donnaient une ouverture sur la mer et sur le commerce florissant de l'Ouest. C'était d'ailleurs surtout des commerçants qui l'utilisaient et revenaient avec leurs sacs Tati et leurs paniers tressés surchargés de belle cotonnade et autres denrées de luxe. La Côtière était plus fréquente que l'Avion.

Puis il y avait le zinc des missionnaires protestants. Lui aussi était un caboteur, un vieux DC3 boucané, *the stuff that dreams are made of* : un pur moment de romantisme. Ses apparitions étaient rares, imprévisibles, furtifs ; il était étranger à la ville, nous concédant un aperçu d'un ailleurs hors de portée : il acheminait courrier, victuailles, visiteurs aux petites stations missionnaires dans les lieux quasi-inatteignables pendant les pluies, à Zémoi, Rafaï, Bangassou, se posant sur des pistes dont l'herbe était broutée par les chèvres ou en latérite avec des termitières sommairement arasées. Il transportait aussi les enfants des missionnaires scolarisés dans des pensions au Zaïre. Puis il poursuivait ses sauts de puces par le Sud-Soudan, l'Ouganda jusqu'à son écurie à Nairobi.

Il m'arrivait parfois, attablée au café, de fantasmer sur la possibilité d'embarquer sur cet avion de rêve, qui nous mettrait l'abri, pendant la durée d'une mutinerie, dans une de ces gracieuses missions de brousse, où le temps s'écoulait sereinement. La vie y était frugale, le mobilier précisément adapté à rendre la vie agréable sans superfluité ; Sol cimenté peint en rouge, frais et lisse contre la plante des pieds, fauteuils en bois précieux brut ou osier, invitant à la lecture, méditation ou conversation.

Il aurait été bon d'y passer deux semaines ou trois, loin de la tension palpable de la ville et des soudains éclats de violence, de révolte et de pillage, lorsque la chaleur moite de la saison sèche poussait les gens à bout. Pur fantasme de tout cela, évidemment. Lors de tel évènements l'on ne s'élance pas sur la route direction aéroport.

Le chemin de l'aéroport pouvait en soi s'avérer risqué. Après avoir zigzagué joyeusement sur la vaste Avenue des martyrs, qui n'était autre de la piste d'atterrissage de l'aéroport des temps coloniaux, il fallait traverser le quartier Combattant, le bien-nommé. Parfois, lors des pics de troubles les gens se rendaient à l'aéroport en convoi. J'avais appris les rudiments de la conduite en convoi. : 50 mètres chaque voiture, Vous devez adapter votre vitesse à celle qui roule derrière vous de façon à respecter cette distance. Ce que l'on doit faire si un des véhicules est attaqué était toujours flou dans mon esprit.

L'on se terre chez soi, garde profil bas, se réjouit d'avoir des réserves pour tenir une semaine ou deux, donne signe de vie et prend des nouvelles par téléphone et talkie-walkie, prie pour ne pas être « visité » par des rebelles réquisitionnant votre voiture ou tout autre chose qui serait à leur goût.

Revenons au café de l'aéroport. Celui-ci avait ses mérites. On y accédait par un large escalier de claire-voie et le café était lui-même était vaste, nu, sans décoration, baigné de lumière, occupant à peu près la moitié du premier étage de l'aéroport, lequel avait été

construit dans le pur style boîte à chaussure qui caractérisait les constructions publiques des années 60 et 70 dans ces pays accédant à leur indépendance. Une douzaine de tables bancales étaient réparties dans la vaste salle entourées de chaises disparates en plastique ou en bois.

C'était un bon endroit pour un rendez-vous. Les tables étaient disposées si loin les unes des autres que l'on pouvait être assuré d'une certaine discrétion – appréciable dans cette ville où en tant que membre de la minuscule communauté expatriée vous étiez loin d'être anonymes.

Il y avait quelque chose ici qui était presque exaltant, ou était-ce le fait de pouvoir porter le vue si loin au-delà des pistes, décidément un bon endroit pour passer le samedi matin. Il valait alors mieux éviter le rendez-vous discret, car le samedi matin était justement le moment exaltant où arrivait l'Avion et cet évènement attirait de nombreuses personnes. Des familles peuhls restaient généralement dehors, contemplant l'Avion ou la vie trépidante sur la piste au travers du grillage, les autres montaient au café. C'était un lieu de rencontre, de retrouvailles, de petit-déjeuner.

Au comptoir, un véritable zinc, se tenait un serveur ou deux, qui pouvaient être convaincu avec un peu de chance et beaucoup de persévérance, de servir un thé ou un nescafé, le sucre et lait en poudre dans de petits bols. Parfois, il y avait même des croissants et d'autres viennoiseries, denses comme du béton, mais incomparables si bien trempés dans le thé et qui tenaient bien au corps. On y trouvait aussi des sucrés, boissons gazeuses au pamplemousse, à l'orange ou Coca contenant une quantité de sucre inégale sur cette terre. Par manque de dispositif réfrigérant, celle-ci étaient servies à température ambiante : 32°.

Le long comptoir faisait face à une succession de baies et portes vitrées s'ouvrant sur une terrasse qui surplombait les places de stationnement des avions et par laquelle l'on voyait les passagers et membres d'équipages se rendre à l'avion ou en descendre.. A pied : ici pas de car ridicule pour vous transporter serrés comme des sardines sur 25 mètres ici. J'aime les aéroports où l'on est autorisé à toucher le tarmac.

La terrasse était vide; il y faisait bien trop chaud pour s'y attabler et les gens n'y montaient que pour crier une dernière recommandation à un être cher en partance, échanger un dernier regard avec celui qu'on ne reverrait pas avant que de longues années se soient écoulées. Un billet coûtait horriblement cher.

Parfois, l'Avion avait du retard. Les badauds se retiraient alors à l'intérieur de la salle pour patienter ; « Vous savez quelque chose ? » On s'impatiente, prend un Coca chaud, discute, descend, remonte. Il y avait aussi un bureau de poste qui ouvrait avant le départ d'un avion. On disait qu'il est plus sûr d'envoyer son courrier d'ici, plutôt que depuis le bureau au centre ville, à condition de s'assurer que le timbre soit dûment oblitéré, bien sûr. Les timbres étaient gros, colorés, d'une grande diversité, figurant parfois des choses étonnantes telles que les jeux olympiques d'hiver, véhiculant une image singulière de ce pays chaud et enclavé.

Une fois atterri (enfin, enfin) l'Avion se dirigeait lentement vers l'aéroport, faisant souffler un vent de trépidation parmi la foule, tout autant qu'une forte odeur de kérosène. Nous nous précipitions alors sur la terrasse, nous penchant par-dessus le garde-fou, pour voir qui « avait voyagé ». Qui connaît-on ? Qui reçoit de la visite ? Qu'apportent-ils ? Un cadeau, une lettre, des médicaments ou des choses tant désirées qui ne se trouvant pas sur place et qu'un ami, un cousin a chargé un voyageur d'apporter dans ses bagages. Quelles

nouvelles ? Quel changement dans notre vie ? Des rires fusaient, l'on s'appelait, des bras s'agitaient frénétiquement, plus sur la terrasse, d'ailleurs que parmi les passagers. Eux, plus compassés, un peu étourdis par le voyage, comme un peu gênés aussi de se trouver ainsi exposés à la vue de tous, tel que sur une scène.

Si un membre d'équipage de l'Avion se montrait à l'extérieur, un regard un peu ironique se posait sur lui ou elle. Auparavant, l'Avion n'était pas encore L'Avion ardemment attendu, mais simplement un parmi une série régulière d'avions qui arrivaient presque aussi fréquemment que la Côte. Mais selon la rumeur – dans la ville d'innombrables rumeurs circulaient : la rumeur y était la principale forme d'information – l'Avion ne dormait plus sur le tarmac de l'aéroport, parce que l'équipage refusait à présent d'y passer la nuit, même dans le meilleur hôtel de la ville. Certes, cet établissement présentait l'inconvénient de se dresser, seul comme un cible de champ de tir dans une foire, sur les rives de fleuve (boite à chaussure posée verticalement, pas horizontalement pour une fois) et il avait pris une roquette lors de la dernière mutinerie. Mais Bon Dieu, nous faisons bien face nous autres et pas seulement pendant une misérable petite nuit.

Bon, peut être que ce n'était pas vrai du tout. C'était peut être par crainte que l'Avion soit attaqué, piégé, subisse des dégradations, sur ce terrain d'aviation mal surveillé, que la compagnie avait pris la décision de réduire la fréquence à un, un seul, avion hebdomadaire et de ne le laisser sur le sol que le temps de débarquer et embarquer, décharger, charger et refaire le plein à la vitesse grand V avant de mettre le cap sur des destinations plus sûres. A moins que ce fût une décision politique, qui peut le savoir ? Pas nous, en tout cas. Nous pensions, quoi qu'il en soit, que la compagnie avait cédé aux exigences de ses pilotes et hôtesses.

Maintenant, nous étions réduit à une escale sur la route d'une autre destination et le nombre de passagers débarquant, aussi fébrilement attendus fussent-ils, s'était réduit comme neige fondant sous le soleil équatorial. Quand vous annonciez votre destination au personnel de bord, il vous regardait avec commisération. Autant nous nous apitoyions sur nous-mêmes, autant cette réaction réveillait une juste indignation envers la critique implicite de notre vie et notre ville. « Non, non, ce n'est pas si terrible ! »

L'avion chargé à la hâte de voyageurs et bagages, repu de carburant, fermait ses portes, allumait les réacteurs, se mettait en branle, négociait un gracieux demi-cercle et s'éloignait vers la piste d'atterrissage. Les personnes encore présentes dans le café le suivaient des yeux, tourner en bout de piste, accélérer et disparaître dans la brume de chaleur.

Les serveurs fermaient le bar, car il n'y avait pas d'autres mouvements aujourd'hui. Le guichetier de la poste était parti depuis longtemps. Les derniers passagers assaillis par l'humidité et déjà épuisés, ayant enfin récupéré leurs bagages au rez-de-chaussée, négociaient leur entrée dans le pays au moindre frais possible sous forme de confiscations douanières sous les prétextes les plus inventifs et de cadeaux sollicités. Ils s'apprêtaient à affronter la horde de chauffeurs de taxis, dans un brouhaha pouvant à n'importe quel moment mal tourner les plus chanceux étant accueillis par des amis ou chauffeur de leur organisation.

Un diffus sentiment d'achèvement et d'abandon se rependait alors, parmi les simples badauds. L'Avion était parti. Pendant une heure ou deux nous avons été en lien avec le monde extérieur. Un lien ténu, certes, fugace, mais un lien quand même. Il conférait une

sécurité, le sentiment que si les choses tournaient encore mal il y avait un échappatoire. Là, pendant une semaine entière nous étions livrés à nous-mêmes. Si des troubles éclataient il n'y avait pas d'endroit où fuir. De même, en cas d'accident ou de maladie grave la capacité de prise en charge médicale était limitée sur place. Mais pas se possibilité de se rendre en Europe avant que la semaine soit écoulée. De même si nous recevions de mauvaises nouvelles de la famille et que l'on aurait souhaité revenir rapidement.

Tant de choses étaient différentes. Il n'y avait alors pas de moyen de communication abordable ou disponible pour maintenir le contact fréquent avec le monde extérieur. Nous vivions pleinement là où nous nous trouvions physiquement, pour les bons et les mauvais aspects, non pas sur des écrans qui nous donnaient en temps réel des nouvelles d'un lieu lointain et nous donnait l'illusion d'en n'être jamais parti. La ville était le centre du monde ; le centre de notre monde et nous étions tous là, tous en vie ; Samuel le gardien, Samuel le chauffeur, Béatrice, Monsieur Ly, Moto, Thérèse et son bébé, Dr Ibrahim et tant, tant d'autres. Nous étions tous là et c'était ainsi que c'était.